

L'ÉCOUTE POLYPHONIQUE EN THÉRAPIE DE COUPLE

Muriel Soulié

ERES | *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*

2012/1 - n° 58
pages 41 à 48

ISSN 0297-1194

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2012-1-page-41.htm>

Pour citer cet article :

Soulié Muriel, « L'écoute polyphonique en thérapie de couple »,
Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, 2012/1 n° 58, p. 41-48. DOI : 10.3917/rppg.058.0041

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'ÉCOUTE POLYPHONIQUE EN THÉRAPIE DE COUPLE

MURIEL SOULIÉ

LA SÉANCE ANALYTIQUE, SES CONTOURS, SES INGRÉDIENTS

La séance analytique avec les couples est une scène dessinée par le cadre sur laquelle se déploie une polyphonie de voix plus ou moins accordées, plus ou moins soutenues, plus ou moins continues. Selon les théories formelles de la musique dont J.-M. Blassel (2010) nous a proposé une belle métaphore pour écouter les couples et que je reformule ici, le contrepoint est le terme utilisé pour « concevoir une production à plusieurs voix, analyser la superposition de phrases musicales différentes ». Ces voix, dans la séance analytique avec les couples, se croisent, se heurtent, se suivent selon un rythme qui comporte des modulations, des variations, des ruptures, des singularités qui accrochent l'oreille dans le bombardement d'informations auquel elle est soumise. Viennent faire saillance au sein d'une basse continue de plaintes, des discordances, des arythmies qui renseignent sur l'économie partagée hautement instable dans ce milieu particulier des séances (à trois). Ce mouvement processuel va éclairer par touches l'économie conjugale (à deux, analyste/entité conjugale).

Il n'y a pas ici la règle de l'association libre de l'analyse individuelle, règle qui infléchit infiniment l'écoute de l'analyste et les productions psychiques du sujet en direction de l'inconscient. Quelles sont alors les règles proposées au couple qui viennent border l'espace analytique et offrir les invariants nécessaires au pouvoir de discrimination des processus en jeu dans les groupes/couples ? Le cadre formel, bien sûr, dont la nature et le respect gagnent à faire l'objet d'un contrat entre l'analyste et le couple ; mais je pense surtout à la définition partagée du travail analytique avec les couples, en d'autres termes, « que fabriquons-nous ensemble, à trois et /ou à deux ? ». Ce n'est pas l'invitation

à tout dire qui laisserait sous-entendre un fantasme de transparence ; c'est plutôt se centrer sur l'étrange fabrique à deux qu'ils ont inventée ensemble. Cet exercice est difficile tout autant que la règle fondamentale, puisqu'il s'avère paradoxal. En effet, souvent, la crise qui motive cette démarche auprès d'un tiers se manifeste par des attaques, du rejet, de la destruction, de la peur du couple suscitant de vives résistances à propos du conjugal. Ils sont pourtant invités à se pencher sur leur lien, leurs biens communs sans éviter les matières explosives, au contraire. De cette manière, nous définissons un espace à trois soumis indistinctement aux ondes de choc avec cette particularité qu'est l'oreille de l'analyste capable, il faut l'espérer, de faire entendre progressivement la partition qui s'y joue à trois. Cette dernière est structurée par ce qui organise cette formation spécifique qu'est le « champ analytique », tel que W. et M. Baranger l'ont défini dans les années 1960 (Baranger, 1993). Le champ analytique repris ici dans le travail analytique conjugal est lui-même organiquement construit à partir des organisateurs du couple. Ce concept de champ se définit en tant que champ commun structuré par un fantasme de base construit dans la relation de couple analysant/analyste. Ses contours sont ambigus avec des limites relativement indéfinies impliquant fondamentalement l'analyste. Selon M. de M'Uzan (2005), nous ne sommes analystes qu'à certains moments de notre écoute, c'est-à-dire, je le cite : « Lorsque cèdent dans leurs stratifications, les résistances que nous opposons aux modifications de notre fonctionnement et à celles de notre statut identitaire, telles que la situation les induit. » Il s'agit, selon lui, de pouvoir tolérer un certain flottement des frontières, une capacité d'accéder à l'identification primaire.

La notion du fantasme de base proposée par les Baranger et reprise ici dans le travail avec les couples est ce qui viendra se dessiner au fil des séances. Lorsque cette économie partagée dans le bain émotionnel indéfini des séances est au profit des productions psychiques groupales, les notions de résonance fantasmatique, d'imagos sont autant de voix qui laissent entendre ce qui est commun et organise le couple.

Si nous admettons que le groupe commence à deux, nous pouvons également admettre que les productions psychiques du sujet déployées dans la cure individuelle se conjuguent aux productions inconscientes issues du lien transférentiel avec l'analyste et sont travaillées par ces mêmes processus de groupe. La nature des investissements mutuels à l'intérieur du couple analytique favorise la création d'objets psychiques communs (telles les chimères de M. de M'Uzan), voire des modifications économiques qui ébranlent les frontières identitaires (moments de dépersonnalisation). L'asymétrie de ce couple particulier favorise des régressions en direction de l'objet primaire investi, non différencié et a fortiori non séparé. L'analyste, par la qualité de ses « frontières poreuses », en d'autres termes, sa capacité à l'identification primaire et à la modification économique de son fonctionnement (investissement

objectal de son analysant), se laisse envahir et « utilisé » au sens de Winnicott, par les mécanismes d'identification projective de l'analysant (investissement narcissique de son analyste). Il s'agit, dans ce duo « inégal » et polyphonique, de développer de part et d'autre, cette « oreille du contrepoint » qui permet d'identifier et par conséquent de psychiser les voix contradictoires et indésirables de l'analysant (parcours de la mentalisation). « L'identification de Soi aux prises avec ses maîtres ultérieurs (surmoi, idéal du moi), commence par, avec et dans, le psychisme d'un autre » (Robion, 2008).

Cette lecture à propos de la cure ouvre la réflexion sur « l'élargissement » de la métapsychologie freudienne du modèle pulsion/défense à un autre modèle prenant en considération les liens de groupement et « la mesure de l'exigence de travail » qu'ils imposent au sujet dans son commerce psychique avec un autre ou plus d'un autre. Penser le groupe ou le couple en terme d'entité (le un) avec leurs organisateurs spécifiques (la résonance fantasmatique, les imagos) nécessite un autre niveau de lecture métapsychologique groupale, telle que R. Kaës (2009) a tenté de la définir à partir des alliances inconscientes qui tissent le lien. Nous verrons en quoi « l'économie partagée en couple et en groupe », thème de la revue au cœur du travail analytique avec les couples, est vecteur de transformations dans le fonctionnement du couple si l'analyste s'implique dans ces liens de groupement qu'il va progressivement identifier, discriminer. Il s'agit de multiplier ses points de vue (Bion) pour éprouver, percevoir, mentaliser le lien conjugal à l'œuvre entre lui et le couple. Le psychanalyste s'appuie sur les mouvements topiques (mise en image, mise en histoire), les mouvements dynamiques (trajectoire conflictuelle de l'affectation) et les mouvements économiques (rupture des frontières, bouleversement des investissements) et tente de favoriser les processus de psychisation en y étant profondément impliqué. Certains auteurs parlent d'un transfert global, d'un lieu de couplage où des fantasmes d'union, de séparation, de réparation peuvent se déployer. Un couple imaginaire se tisse entre le couple et le psychanalyste à partir des expériences sensorielles, émotionnelles, affectives partagées et d'une sorte « d'interstimulation psychique » issue des liens de groupements. « Le transfert conjugal relève de cette gestion collective des conflictualités psychiques, il est une coconstruction, le produit d'une interfantasmatisation. »

Tout commence avec la rencontre primordiale de l'analyste et un couple « en demande ». Elle peut avoir des effets puissants à la manière d'un potentiel « changement catastrophique » selon W.R. Bion (2010) qui provoque une tempête émotionnelle. Pour ce dernier, « être en analyse est une expérience traumatisante qui exige une longue convalescence. On ne doit pas éviter la douleur mais au contraire développer la capacité de s'y confronter ». Quant à l'analyste, « son oreille discriminante », selon une technique éprouvée dont je vais tenter de présenter la singularité, plonge dans ce bain émotionnel, source de différen-

ciation, pour mieux entendre les forces en jeu et la ligne commune à cette polyphonie de plaintes et de contradictions. Quoi qu'il en soit, cette ouverture aux actes suivants du processus thérapeutique est le moment où se noue la rencontre et se déploient les investissements, une « chorégraphie » de sensations, d'émotions, d'affects, une mutualité, une réciprocité suffisante, selon R. Roussillon (2004) et peut-être, maintenant ou plus tard, du plaisir partagé.

VARIATIONS CLINIQUES

Un couple beau, jeune et sportif (ils viennent depuis une petite année) se présente avec tenue et élégance et me surprend par son souci de perfection. Mari et femme se ressemblent comme des frères dans leur manière distinguée de s'habiller, de parler, d'être bien élevés. Notre rencontre commence sous le signe de « modèles parentaux » plutôt conformes, issus de familles bourgeoises dont ils ont reproduit le schéma avec trois jeunes enfants également beaux. Mais très rapidement, ce premier temps bascule dans l'angoisse dominée par l'urgence et la violence d'un sentiment catastrophique. Le rythme change, plus convulsif, avec des moments d'absence, le langage se désarticule et s'appauvrit : « Ça m'est tombé dessus, je suis perdue, je n'aime plus mon mari, ça n'a plus de sens, je n'ai plus envie de rien. » Son désir est parti, mais lui ne comprend pas qu'elle ne le fasse pas revenir par l'effort de la volonté. Ils se heurtent à des forces contraires irrépressibles qui les plongent dans un paradoxe paralysant : « On ne peut plus continuer comme ça, on ne peut pas partir. » C'est la raison pour laquelle ils viennent, lui pour le faire revenir (le désir), elle, pour choisir.

Je suis intriguée : est-ce une « banale » histoire d'Œdipe ravivée avec cruauté après la fin des maternités par la place laissée au couple d'amants qui risque de favoriser des mauvais mélanges avec la parentalité ? C'est en effet plutôt le contenu des propos échangés quant à l'histoire et aux raisons de leur perte d'équilibre qui me mène sur cette piste. Avec grande émotion, monsieur me raconte le diagnostic de cancer du sein pendant la troisième grossesse, les chimiothérapies, les interventions chirurgicales après la naissance qui ont tout gâché, un traumatisme encore actuel pour lui, refoulé pour elle. Madame précise qu'après « ça », elle s'est rendue compte qu'elle ne l'aimait plus, non pas à cause de la maladie, mais à cause de la guérison. Il la voyait morte et il l'a filmée « pour quand elle ne serait plus là ». Sa guérison est une résurrection qui a décuplé chez lui, ses sentiments pour elle. J'entends entre eux le jeu de projections croisées d'un sentiment de culpabilité et d'un interdit surmoïque quant aux plaisirs érotiques.

En même temps, l'état d'urgence transmis dès notre rencontre attire mon attention sur l'état de tension qui nous unit à la manière quasi organisatrice pour notre néogroupe à trois, d'une « émotionnalité participative rythmique », expression reprise à O. Avron (2009) pour

traduire les soubassements archaïques de notre entreprise où le sentiment d'existence individuel est ébranlé. En effet, je suis très troublée par la détresse qui appelle au sauvetage et nous précipite dans l'urgence et l'agir, tout, tout de suite et dans le même temps, l'intemporalité, la paralysie, l'impossibilité d'agir et, sans doute, la nécessité de tout suspendre. Prise moi-même dans les contradictions, j'oscille quant à la « bonne fréquence » des séances, toutes les semaines ou bien tous les quinze jours. Finalement, nous commencerons tous les quinze jours le premier mois, puis toutes les semaines par la suite face à l'intensité de leur souffrance. Mon changement si rapide quant au cadre est lié à nos expériences émotionnelles intenses, éprouvantes et cassantes en quête de transformations possibles si la continuité est suffisante. Ma prudence initiale était peut-être défensive par rapport aux exigences d'un engagement « aux limites indéfinies ».

Le processus s'installe, plus ou moins régulier, toujours difficile, parfois même sismique ; en effet, dans le cours des plaintes qui se cristallisent sur ce désir parti et une laborieuse recherche de causalités, surgit une dissonance majeure, une rupture sous forme d'une violence verbale inattendue ou d'un acte incongru qui nous plonge dans la perplexité, voire la désorientation, puis une reprise, une mentalisation d'un événement psychique enfin reconnu par le groupe. En voici quelques illustrations :

Après une séance manquée, intimement liée au travail du couple qui a « fêté » sans joie ses dix ans de mariage, cette séance est lourde. Le rythme est lent, lesté par la colère rentrée de monsieur, déçu par sa femme qui ne fait pas d'effort pour lui. Elle est elle-même dépitée et ne peut que constater les forces occultes qui se jouent d'elle sans pouvoir les maîtriser ; elle se sent très ébranlée, dans la défaite. La colère gronde en sourdine d'un côté, tandis que de l'autre, c'est la dissolution. Il l'aime, dit-il, sans retenue et il adore la belle-mère de sa femme (au lieu de dire la mère). Ce lapsus est confirmé par la suite de son discours : il a trouvé là sa propre mère ; elle est l'image du dévouement, elle tient une grande place. En entendant cela, madame fait la grimace, elle ne veut pas être cette image du dévouement exagéré. Comme sa fille, la mère a un cancer qui, contrairement au sien, ne veut pas guérir. Madame n'est plus malade, mais elle se sent mauvaise, ce dont son couple ne l'a pas préservée. Maintenant qu'elle ne l'aime plus, son mari a chuté du piédestal, c'est un enfant dont elle ne veut pas être la mère dévouée, elle est tombée dans la banalité et l'ennui, autant dire rien. Ces litanies sont chargées de violences qui ne s'expriment pas ouvertement mais s'entendent dans la tonalité mélancolique et l'extrême solitude de leurs voix respectives qui ne se rencontrent pas. Aussi soudain que violent, Monsieur dit : « Je vais te renvoyer chez ta mère » et poursuit : « Il faudrait qu'ils meurent tous dans les familles d'origine pour ne plus se sentir prisonniers. » Elle éclate en sanglots, sa mère est malade. Je suis abasourdie – lui aussi – par ces mots qui

échappent, pareils à ces forces incontrôlées qui la privent d'amour et de volonté mais dont elle n'a pas le monopole. Cette « sortie » violente, brutale de monsieur, en est le témoignage. Nous venons de ressentir en direct la violence de l'exclusivité absolue où il n'y a pas la place pour deux : famille d'origine/couple ? Je me demande sur le vif, qu'en faire. C'est la fin de la séance, je décide de n'en rien faire, n'en rien dire et d'attendre la suite.

Elle ne se fait pas attendre. Une semaine plus tard, le ton est au plus bas dans la gravité et la monotonie, ils sont fatigués, abattus tous les deux et notre entreprise à trois ne marche pas : « Ça n'avance pas », dit-elle. Nous sommes dans la violence du paradoxe, englués où être ici avec moi, c'est ne rien faire et c'est insupportable d'être là sans rien faire et sans envie, mais ne pas être là, c'est la catastrophe, le sentiment du risque vital. C'est une basse continue ralentie où il ne faut pas se rencontrer ; je suis moi-même invalidée et chaque fois que je cherche à prendre la parole, je sens que je dois m'imposer et faire effraction avec le sentiment violent qu'il n'y a pas la place pour deux. La relation prévalente dans le couple est une relation asymétrique parent/enfant qui se reproduit dans notre relation transférentielle couple/analyste. Lorsque je parviens à parler avec la sensation très désagréable de faire intrusion, de couper la parole (de monsieur), je leur fais part de ma sensation de ne pas voir chez eux une figure d'autorité et protectrice et interdictrice. On ne me laisse pas terminer ma phrase. Monsieur demande de façon impérieuse les toilettes car il est empêché de penser. C'est un saisissement brutal qui rompt le rythme. Cet acte impromptu et agressif de monsieur ouvre quand même une fenêtre ici. Nous étions sous l'emprise d'une figure d'autorité évoquée par l'un, puis par l'autre, oscillant entre une représentation idéale, implacable, écrasante ou le contraire : lésée, démunie, à terre. Dans ce système binaire, le tiers est exclu et ma remarque sur la criante absence d'une figure protectrice et interdictrice, introduit un élément dissonant en opposition avec ce qui les organise et fonde leur appartenance au couple. Le besoin impérieux de monsieur est tellement inattendu, qu'elle éclate de rire, effet de décharge, de détente ? Une pointe d'humour nous permet de concevoir la charge de violence qu'il faut aller expulser ailleurs pour nous préserver et peut-être entrevoir une ébauche de discrimination entre ce qui appartient au groupe et ce qui concerne le seul sujet. Ceci vient fortement ébranler les fondations fusionnelles du couple dont le projet est de construire une famille parfaite sans réelle différenciation tant générationnelle que sexuelle.

Un mot d'argot surgit brutalement lors d'une autre séance et nous fait l'effet d'une clownerie très drôle qui joue sa propre dérision. Alors qu'une fois de plus, monsieur raconte leur histoire pour tenter d'expliquer les origines de la défaite du couple, « elle est pleinement mère, il est chef de famille et pourtant, au début, il a fallu qu'elle aille chercher des couilles ailleurs », nous sommes saisis, stupéfaits, tous trois pris

dans cette représentation comique de l'absence de ces dernières à l'intérieur, ce que je pourrai énoncer comme suit : « un couple qui dure, n'en a pas », ébauche peut-être du fantasme de base dans notre champ analytique ?

Au fait, qu'est-ce qu'en avoir dans un couple en train, peut-être, de se défaire ou au moins de le concevoir ? C'est, semble-t-il, assimiler un couple bien doté qui en aurait, à la violence, la destruction d'une famille, la sensation « d'être pulvérisée ». C'est le mot qu'elle a employé à propos d'une éventuelle séparation où il fermerait toutes les portes, tous les comptes et l'arracherait aux enfants. Il nie, mais la pulvérisation est là, proche de son propre anéantissement à lui, lors de la naissance de chacun de ses enfants. J'associe ma voix à leur émotion commune où c'est leur sentiment d'existence qui vacille : « Un jour, le couple s'est défait ; ceci vous renvoie à la maladie qui casse votre projet de construction familiale, au mauvais lait qui gâche le plaisir de la maternité, à la mauvaise mère, au mauvais père impuissant qui n'a pas su protéger, au mauvais couple enfin qui a produit "ça" et se trouve barré d'un sens interdit. Faut-il, pour tourner la page, jeter le bébé avec l'eau du bain ? » « Et le bébé, c'est le couple », dit-il aussitôt. S'ensuit un long silence ému qui fait saillance dans ce bruit d'affects explosifs. Il témoigne avec ces diverses représentations d'enfant anéanti, de la menace de confusion incestueuse, mais aussi de la survie de notre entreprise commune qui éprouve la violence des mouvements de différenciation. S'appartenir, c'est être en fusion passionnément ; se distinguer dans nos séances avec mon implication tierce, c'est entendre les dissonances, les vœux meurtriers, l'ambivalence sans s'anéantir.

ÉPILOGUE

L'aventure se poursuit, mais le recul manque pour que, précisément, l'épilogue se dessine et offre cet après-coup qui donne le sens à l'histoire. J'ai voulu éclairer, à travers cette vignette clinique, la technique que j'essaie d'affiner progressivement au fil des expériences en portant beaucoup d'attention à ma façon d'écouter les productions psychiques polyphoniques. Mon intérêt pour les processus qui se développent dans les groupes a pris naissance dans mon travail personnel à l'intérieur de ce couple particulier analysant/analyste qui forme des productions psychiques dont l'auteur est indéfini. Le travail psychanalytique avec les couples se nourrit de l'économie partagée entre le couple et le psychanalyste, ici et maintenant. Le groupe formé dans ce champ analytique se structure de la même façon que le couple à partir des mêmes organisateurs et renoue des alliances inconscientes. L'engagement du psychanalyste dans le bain émotionnel de la rencontre conditionne la nature, la qualité des investissements de part et d'autre et la chance de moments féconds, de bouleversements économiques parfois mutatifs parce que mentalisables et partageables.

BIBLIOGRAPHIE

- AVRON, O. 2009. « L'influence de Bion sur ma clinique et sa conceptualisation : écouter et supporter l'inachèvement », *RPPG*, n° 52.
- BARANGER, M. 1993. « Le travail mental de l'analyste : de l'écoute à l'interprétation », *RFP*, n° 1, vol. 57.
- BION, W.R. 2010. *Bion à la Tavistock*, préface A. Goyena et J.L. Goyena, Paris, Les Éditions d'Ithaque.
- BLASSEL, J.-M. 2004. « Clinique conjugale psychanalytique et transfert », *Dialogue*, n° 166.
- BLASSEL, J.-M. 2010. *Les difficultés de l'écoute groupale*, colloque de l'IPSYC, AFCCC, novembre.
- KAËS, R. 2009. *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- M'UZAN, M. (de). 2005. « À l'horizon : "le facteur actuel" », dans *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard.
- ROBION, J. 2008. *Pour une psychanalyse dialectique*, Paris, Cassiopée.
- ROUSSILLON, R. 2004. « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire "en double" », *RFP*, n° 2, vol. 68.